



ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

Compte rendu de l'ouvrage de Jean Caravolas :
*Les Français et Jan Amos Comenius – Histoire d'une
relation difficile* (1631-2000).
Paris : Honoré Champion, 345 p.

Claude Germain

Université du Québec à Montréal, Canada
Université Normale de Chine du Sud, Chine
germain.claude@uqam.ca

Jean Antoine Caravolas a consacré plus de trente ans de sa carrière d'historien de la didactique des langues à l'étude de Comenius (1592-1670). Dans son dernier ouvrage, en trois parties, il vise à combler une importante lacune : l'examen attentif des difficiles rapports des Français avec le Tchèque Comenius, évêque de l'Unité des Frères Moraves. La première partie, consacrée à la vie et à l'œuvre de Comenius, met en évidence la place qu'occupait la France dans sa pensée. La deuxième porte sur les rapports des Français avec Comenius de son vivant. Dans la dernière partie, l'auteur décrit l'évolution des rapports des Français avec l'œuvre de Comenius, depuis sa mort (en 1670) jusqu'à l'an 2000, et fait le point sur la coméniologie française à notre époque.

D'emblée, il faut dire que M. Caravolas, d'origine grecque mais en partie éduqué à Prague, parle et lit couramment le tchèque. Il a pu ainsi avoir accès à certains documents inédits fournis gracieusement par la Bibliothèque nationale de la République Tchèque, ce qui a permis, par exemple, la reproduction de pages numérisées de la seconde édition, en 1633, de la *Janua Linguarum Reserata*, en trois langues : en version originale latine, avec en parallèle, les traductions anglaise et française d'Anchoranus (p. 67). Il faut dire, souligne M. Caravolas, que c'est précisément la première édition de la *Janua*, parue à Londres en 1631, qui a fait connaître Comenius à la France (p. 65).

Toutefois, il faut reconnaître que « sa connaissance de la France resta rudimentaire » (p. 54), car Comenius ignorait le français. En effet, il n'a connu Montaigne qu'à travers les lectures d'un auteur allemand et il ignorait les publications de ses « concurrents » français : la *Grammaire générale* (1662) des Messieurs de Port-Royal ainsi que leurs nombreux manuels de langue.

Cela justifie en grande partie son refus de se rendre lui-même en France, à l'invitation du cardinal Richelieu (en 1642), afin d'y mettre en pratique ses théories pédagogiques en établissant *une école pansophique* : « ne connaissant pas la langue française [...], je n'arrivais pas à me résoudre à partir » (p. 107). Il dû se contenter d'envoyer à sa place un collègue et ami, Joachim Hübner, affilié à aucune Église

officielle. Pareille invitation pourrait paraître étrange à première vue quand on sait que dans les statuts du futur collège conçu par le cardinal Richelieu, il était spécifié que professeurs, maîtres et officiers devaient être « catholiques romains » (p. 107). C'est vraisemblablement pour faire échec à l'influence croissante des jésuites qui contrôlaient alors tout l'enseignement secondaire que le cardinal était prêt à certains accommodements : « L'intérêt de l'État exigeait la limitation du pouvoir jésuite » (p. 103). Toutefois, la mort du cardinal en décembre 1642 mit fin au projet. On comprend que ce soit plutôt dans un pays comme la Hongrie, à majorité religieuse « réformée », que vit le jour la première école pansophique coménienne, à Saros Patak, en 1651. Le succès fut d'ailleurs mitigé : « En Transylvanie ni les dirigeants du pays ni les enseignants ni les élèves et leurs parents n'étaient à cette époque prêts pour une telle réforme radicale » (p. 117). Il est donc difficile d'imaginer comment le projet aurait pu réussir dans un pays à majorité catholique comme la France, d'autant plus que pour Richelieu l'éducation était « un privilège réservé à l'élite sociale » et non, comme le croit Comenius, à la « multitude » ou « universelle » (p. 106).

L'un des chapitres les plus captivants et instructifs de l'ouvrage de M. Caravolas est certainement celui consacré à Descartes. Nous ignorons la date exacte de la visite de Comenius chez Descartes à sa résidence des Pays-Bas, à Endegeest, mais elle dut avoir lieu, selon M. Caravolas, en juillet 1642. Le *Discours de la méthode* avait été publié à Strasbourg en 1637, l'année même où était paru à Londres le *Prodrome de la Pansophie* de Comenius. Comme la traduction latine de Courcelles n'a paru qu'en 1644, c'est donc dire qu'au moment de leur rencontre, Comenius ignorait l'œuvre majeure de Descartes. Curieusement, rapporte M. Caravolas, Comenius ne consacre que trois lignes à résumer un entretien qui a duré près de quatre heures. Ce qui suggère, ajoute l'auteur, que les deux penseurs étaient profondément en désaccord : pour Descartes, la *Bible* n'est d'aucune utilité et peut même, comme nos sens externes, induire en erreur. Or, Comenius accorde une grande importance aux sens et interprète tous les phénomènes par trois causes (triades), conformément à sa conception de la Sainte-Trinité (p. 158, note 11). Rien de plus éloigné de la pansophie coménienne que « le doute méthodique et l'exclusion des Écritures de la réflexion philosophique » (p. 156). Le but de Descartes n'est pas, comme chez Comenius, de sauver le monde, mais bien de réformer la philosophie. Même après la mort de Descartes en 1650, Comenius continue à publier de nouvelles attaques contre Descartes, notamment dans un ouvrage paru à Amsterdam en 1657.

Malgré tout, sa méconnaissance du français n'a pas empêché Comenius, quelques années avant sa mort, de faire pression sur le roi Louis XIV afin qu'il devienne l'artisan de « la réforme des affaires humaines » en partant « des vérités de la

Bible ». En fait, Coménius souhaite l'appui de la France pour la cause tchèque et pour qu'elle libère le royaume de Bohême des Habsbourg d'Autriche. À cette fin, il rédige donc en latin, pour le roi, un ouvrage intitulé *Lux e tenebris* (1665), dans lequel il est question de prophéties et de la fin prochaine du monde. Mais, « de toute évidence, fait remarquer M. Caravolas, Louis XIV [...] ne savait pas quoi penser du projet divin concernant la réforme des affaires humaines... » (p. 60). C'est pourquoi il demanda alors conseil aux docteurs de la Sorbonne. Toutefois, ajoute l'auteur, « nos recherches ne trouvèrent à ce jour aucune trace de leur réunion ou de leur jugement, s'ils en ont porté un » (pp. 60-61).

Concernant cette fois les idées pédagogiques de Coménius sur l'apprentissage des langues, là encore, ses conceptions allaient à l'encontre des conceptions des Messieurs de Port-Royal concernant notamment le but de l'éducation et la manière d'enseigner les langues. Lancelot émet son opinion (en 1655) sur la *Janua* de Coménius, parue plus d'une vingtaine d'années plus tôt. Toutefois, comme le précise M. Caravolas, il est peu probable que Coménius ait pu prendre connaissance du commentaire de Lancelot, écrit en français (p. 78). Certes, Coménius et Lancelot s'accordent sur la nécessité d'enseigner les langues étrangères, y compris le latin, dans la langue vernaculaire ; mais, pour tout le reste, ils sont en profond désaccord. Pour Lancelot, comme pour Nicole, par exemple, la *Janua* a plus d'utilité pour les maîtres, et est de peu d'utilité pour les élèves : « il n'y a que des mots à apprendre par cœur », l'étude est pénible et ennuyeuse et ne sert pas à former leur esprit (p. 79).

Il y aurait encore beaucoup à dire des nombreux passages éclairants de l'ouvrage de M. Caravolas concernant, par exemple, les rapports entre Coménius et le père Mersenne, Bossuet, quelques académiciens, le poète Saint-Amant (tout un long chapitre lui est consacré), Fénelon (une quinzaine de pages, très riches, est consacrée à la comparaison des idées pédagogiques de Fénelon et de Coménius), et quelques autres penseurs de l'époque.

On conçoit donc que, à mesure que se répandait en France le cartésianisme, conduisant parfois à l'athéisme, les conceptions philosophiques et mystico-religieuses de Coménius, associées à ses convictions pédagogiques, aient pu connaître un grand déclin vers la fin du XVII^e siècle. Toutefois, le véritable coup de grâce allait venir de la virulente critique des idées de Coménius dans le *Dictionnaire historique et critique* (1697) de Pierre Bayle, paru vingt ans après la mort de Coménius. Le texte de Bayle était « d'une violence inouïe, bourré de semi-vérités, de calomnies et d'accusations graves, non vérifiées ou tout simplement fausses » (p. 226). Ce sont les conséquences de ce texte qui, de l'avis de M. Caravolas, auraient causé « un tort irréparable » (p. 237) à la réputation de Coménius en France. Dans

cette perspective, on comprend que les idées de Comenius aient pu connaître un certain recul tout au long du Siècle des Lumières. Toutefois, même en l'absence de cette critique, je crois que les idées de Comenius auraient quand même connu un certain désenchantement. Car nous sommes à l'époque de l'anticléricalisme et de *L'Encyclopédie*. Pas étonnant de ne trouver sous la plume de Diderot aucune entrée à Comenius, mis à part quelques paragraphes faisant référence à Comenius dans l'article « Philosophie Mosaïque » (p. 241).

Quant aux idées proprement pédagogiques de Comenius, elles paraissent, malgré tout, avoir marqué quelques auteurs du XVIII^e siècle, comme Charles Rollin, l'abbé Pluche, Du Marsais et quelques autres. Toutefois, il est difficile d'attester de l'influence réelle de Comenius, car la plupart des auteurs évitent de le citer, en dépit de l'affinité apparente de certaines de leurs conceptions.

Au début du XIX^e siècle, on remarque un regain d'intérêt des Européens pour Comenius. Ce revirement de situation serait principalement dû au philosophe allemand Herder, partageant les tendances mystiques de Comenius et son principe triadique : la Sainte-Trinité. Pas étonnant qu'il considère Comenius dans ses *Lettres* (1793-1798) comme le « précepteur de l'humanité », malgré son égarement « dans le labyrinthe des prophéties » (p. 250). Mais, pour la France, il faudra attendre un article de cinq pages rédigées par Claude-Marie Pillet, dans sa *Biographie Universelle* (1813), pour attirer l'attention sur les ouvrages de nature pédagogique de Comenius : sa *Janua* (ou *Porte des langues ouvertes*) et son *Orbis Pictus*. Quelques autres auteurs ou éditeurs d'ouvrages pédagogiques, relevés par M. Caravolas, suivront. Mais, c'est surtout l'historien Jules Michelet qui, en 1870, permettra de mettre de nouveau en lumière la théorie pédagogique de Comenius, en l'appelant le « Galilée de l'éducation » (p. 254). Quant à Gabriel Compayré, il ne s'intéressera qu'à l'*Orbis sensualium pictus* de Comenius, c'est-à-dire le recours à l'enseignement ou aux « leçons de choses » par l'usage d'illustrations, dans son *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle* (1879), tout en mentionnant qu'il faut assurer à Comenius « un des premiers rangs dans l'histoire de la pédagogie » par son désir d'adapter l'enseignement au niveau de développement de l'enfant (p. 255).

Puis, le chapitre sur « Les Français et Comenius au XIX^e siècle » se termine sur une minutieuse comparaison des deux éditions (1887 et 1911) du *Dictionnaire de l'Éducation* de Ferdinand Buisson. Mais, alors que l'article de la première édition, sous la plume du Fribourgeois Alexandre Daguet, conclut en disant que « Comenius a été le plus grand pédagogue des temps antérieurs à Pestalozzi » tout en reconnaissant sa dette envers plusieurs de ses devanciers, celui de la deuxième édition, par un auteur anonyme, finit par une évaluation négative de Comenius en l'accusant de

n'avoir rien créé de durable et de définitif et de n'avoir été qu'un « admirable précurseur » (p. 261). « Pourquoi ces changements ? », s'interroge M. Caravolas.

Au XX^e siècle, M. Caravolas mentionne différents auteurs, dont en particulier Émile Durkheim, qui ne s'intéresse qu'à la pédagogie réaliste et à la culture encyclopédique de Comenius (p. 267). Par contre, le philosophe russe Alexandre Koyré aborde la question de la philosophie religieuse - la pansophie - de Comenius dans un ouvrage publié en 1986. Selon Koyré, Comenius n'a rien écrit d'original, mais son principal mérite est d'avoir su « formuler d'une manière très claire les conceptions et les aspirations d'une grande partie de la société du XVII^e siècle » (cité, p. 272).

Par la suite, en 1952, paraît la première traduction française de la *Didactica Magna* (de 1657) par Jean-Benoît Piobetta. Toutefois, fait remarquer M. Caravolas, la traduction ne respecte pas fidèlement le texte original : de longs passages du livre sont supprimés (les chapitres à caractère religieux) et six chapitres sont remplacés par de courts résumés. Dans son ouvrage, M. Caravolas reproduit un certain nombre de passages coupés (pp. 278-280). En 1957, paraît cet éloge par Jean Piaget : Comenius est « le premier à avoir conçu dans toute son ampleur une science de l'éducation [...] et en écrivant une *Grande Didactique* et ses traités spéciaux, [il a contribué] à créer une science de l'éducation et une théorie didactique envisagées à titre de disciplines autonomes. On peut dire que c'est là sans doute son principal titre de gloire » (1957, p. 32, cité par 281). Et M. Caravolas énumère alors une longue liste d'éléments nouveaux retenus par Piaget. Plus près de nous, l'auteur rappelle l'importance de la traduction récente (parue en 2005), par une équipe de professeurs québécois, de *La Toute Nouvelle Méthode des langues (Novissima Linguarum Methodus, 1648)* de Comenius.

Il faut souligner la très grande minutie du travail de M. Caravolas. À plusieurs reprises, ses recherches assidues dans de nombreuses archives ont permis parfois de corriger plusieurs interprétations erronées, pourtant transmises de génération en génération : entre autres, il corrige « une regrettable méprise » en retraçant le véritable auteur d'une importante lettre (p. 125), relève plusieurs erreurs de datation ici et là (par exemple, dans les deux éditions du *Dictionnaire* de Buisson, p. 260).

En plus de comporter un Index des noms propres et une Table des matières très détaillée, l'ouvrage comprend plusieurs traductions inédites, dues à Honoré Jean (notamment la traduction de l'Élégie à la mémoire de Jan Amos Comenius - p. 249, ainsi que la longue *Lettre de Comenius à Louis XIV* - à l'Annexe 5) ou à Claire Le Brun-Gouanvic - deux chercheurs-traducteurs que j'ai eu le bonheur de connaître

dans le cadre de la *Société canadienne d'études coméniennes*, d'ailleurs fondée par M. Caravolas. Les sept Annexes de l'ouvrage, qui occupent une trentaine de pages, contiennent également des pages numérisées de manuscrits de l'époque.

En somme, un ouvrage d'une grande érudition qui apporte un éclairage tout à fait neuf sur l'histoire mouvementée des rapports des Français avec Comenius et, par ricochet, sur l'histoire de l'évolution de la pensée du XVII^e siècle à nos jours, malgré un parti pris évident et compréhensible de l'auteur en faveur de Comenius.

Jan Amos Comenius (1592-1670)

Philosophe et pédagogue tchèque, et évêque de l'Union de l'Église des frères moraves (une secte protestante), Comenius a tenté de reformer l'éducation en général et de mettre au point sa propre méthode d'enseignement des langues : en 1631, il publie sa *Porte ouverte des langues* [*Janua linguarum reserata*], qui sera alors traduite dans plusieurs langues et, en 1654, son *Orbis sensualis pictus*, le premier manuel de langue recourant à des illustrations. Il est également l'auteur de *Didactica Magna* (1638) et de plusieurs autres ouvrages à caractère plutôt philosophique. L'historien français Jules Michelet a fait de lui « le Galilée de la pédagogie » et selon Jean Piaget, il a contribué « à créer une théorie de la didactique des langues ».

M. Jean Antoine Caravolas

Docteur ès sciences de l'éducation, Jean Antoine Caravolas est professeur associé à l'Université du Québec à Montréal. Ses recherches ont porté sur l'œuvre pédagogique de Comenius, l'histoire de la didactique des langues et l'histoire du philhellénisme en France. Il est membre fondateur de la Société Internationale pour l'Histoire de l'Enseignement du Français Langue Étrangère ou Seconde, fondateur de la Société canadienne d'études coméniennes et auteur de *Jan Amos Comenius [...] ou le Gutenberg de la didacographie* (1984), de *l'Histoire de la didactique des langues* (2 Tomes : 1994/2000), ou encore de *Jules David et les études grecques* (1783-1854).